

Emmanuel Hocquard

Aerea

dans les forêts de Manhattan



P.O.L

Aerea
dans les forêts de Manhattan

AUTRES LIVRES D'EMMANUEL HOCQUARD

- Le Portefeuil*, (sérigraphies de Raquel), *Orange Export Ltd.*, 1973.
Album d'images de la villa Harris, Hachette/ P.O.L., 1978.
Les dernières nouvelles de l'expédition sont datées du 15 février 17..,
Hachette/ P.O.L., 1979.
Une journée dans le détroit, Hachette/ P.O.L., 1980.
Une ville ou une petite île, Hachette/ P.O.L., 1981.
Des nuages & des brouillards, Spectres familiares, 1985.
Un privé à Tanger, P.O.L., 1987.
Le Cap de Bonne-Espérance, P.O.L., 1988.
Deux étages avec terrasse et vue sur le détroit, Royaumont, 1989.
Les Élégies, P.O.L., 1990.
Théorie des Tables, P.O.L., 1992.
Le Commanditaire (avec Juliette Valéry), P.O.L., 1993.
Codicille, Librairies Atlantiques, 1995.
– *Allô, Freddy ?* (avec Juliette Valéry) cipM/Spectres Familers, 1996.
L'Année du goujon (avec Juliette Valéry) A Passages, 1996.
Les Oranges de Saint Michel (avec Juliette Valéry), Stèles, 1996.
Le Voyage à Reykjavik (avec Alexandre Delay), P.O.L., 1997.
Cette histoire est la mienne, Notes, 1997.

ANTHOLOGIES

- 21+1 poètes américains d'aujourd'hui* (en collaboration avec Claude Royet-Journoud), Université de Montpellier, 1986.
Orange Export Ltd., 1969-1986 (en collaboration avec Raquel Levy),
Flammarion, 1986.
49+1 nouveaux poètes américains d'aujourd'hui (en collaboration avec
Claude Royet-Journoud), Un bureau sur l'Atlantique, Royaumont,
1991.
Tout le monde se ressemble, une anthologie de poésie contemporaine,
P.O.L., 1995.

TRADUCTIONS

- Le Musicien*, Charles Reznikoff (en collaboration avec Claude Richard),
P.O.L., 1986.
Alvaro de Campos, choix de poèmes (1914-1935), Fernando Pessoa (en
collaboration avec Rémy Hourcade), Royaumont, 1986.
Effigies, Paul Auster, éditions Unes, 1987.
Chant cérémonial contre un tamanoir, Antonio Cisneros (en collabora-
tion avec Raquel Levy), éditions Unes, 1989.
Les Grandes questions célestes, Antonio Cisneros (en collaboration avec
Raquel Levy), Les Cahiers de Royaumont, 1990.
Poèmes de la Chapelle Rothko, John Taggart (en collaboration avec
Pierre Alferi), Un bureau sur l'Atlantique, Royaumont, 1990.
Déviation, Démosthène Agrafiotis (en collaboration avec l'auteur),
Les Cahiers de Royaumont, 1991.
L'Insomnie, journal, Claude Esteban (en collaboration avec Raquel
Levy), Editions Fourbis, 1991.
Le Froid, Natacha Strijevskaia (en collaboration avec Rémy Hour-
cade), Royaumont, 1993.
Sun, Michael Palmer (trad. de l'américain avec Christine Michel),
P.O.L., 1996.

Emmanuel Hocquard

Aerea

dans les forêts de Manhattan

roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e



© P.O.L éditeur, 1997
ISBN : 2-86744-034-3

I

ZACHARIE

.

dance. **J**e n'aurai pas de descen-



Immobile et noir sur la terre au milieu du chemin,
le scorpion balançait vers moi son dard luisant dans la
douce lumière du crépuscule. Si vaine que fût sa parade

Aerea dans les forêts de Manhattan

guerrière, si chétive sa colère à l'approche de mes semelles blanches, je m'immobilisai à mon tour devant lui et j'observai longuement cette figure apeurée de la mélancolie qui me barrait la route. Oui, je demeurai là, à quelques pas du scorpion, jusqu'à ce que la peur se fût insinuée en moi aussi sûrement que l'eût fait son venin, jusqu'à ce que sa forme tourmentée eût gravé dans le cœur de l'enfant que j'étais son signe charbonneux.

Et je fis demi-tour. Oui, demi-tour ce jour-là, pour la première fois.



Assis aujourd'hui à ma longue table devant la fenêtre ouverte qui donne sur les arbres, les regards perdus dans les feuillages denses, je laisse mes pensées glisser sans bruit avec les grands nuages blancs de la fin de l'été. Au froissement des feuilles dans le vent se mêle le ronronnement ininterrompu du transformateur d'air conditionné, énorme bloc en béton hérissé de grillages, devant lequel David gare le petit bus orange.

Cher David, qui loue ses services comme chauffeur pour payer ses études d'ornithologie, toujours d'humeur égale, même la nuit dernière au retour d'une virée sur le

Mississippi, souriant au milieu des clameurs de ses passagers ivres et consentant à faire le détour, à une heure du matin, par une route défoncée à travers les champs de maïs, en quête d'une caisse de bières dans un drugstore qu'il connaissait.

En observant son visage à la lueur des cadrans du tableau de bord, j'ai soudain pensé que son immuable sourire n'augurait rien de bon. Mais une fois de plus je me trompais. Sifflotant dans la nuit au volant de son petit bus, David ne songeait à rien d'autre qu'au chant des oiseaux qu'il va étudier chaque dimanche, dans les champs et les bois, en compagnie de son amie Jessica, sa belle amie aux yeux verts, spécialiste de français médiéval.

– Oui, Adam, me disait Aerea, l'obstacle c'est la langue !



Je me tenais dans une grande salle, debout contre le mur, regardant à mes pieds la robe chatoyante étalée sur toute la surface du parquet. Aerea entra.

– Voici, lui dis-je, votre robe de noce.

Elle eut pour moi un regard radieux et, ayant mis sa main dans la mienne, elle contempla avec ravissement la

Aerea dans les forêts de Manhattan

très longue traîne brodée qui reproduisait à perte de vue le motif irisé d'un plumage bleu semblable à ceux que l'on peut voir dans les peintures tombales de l'Égypte ancienne. Puis elle s'éloigna sans un mot et quitta la pièce par une porte dérobée que je n'avais pas remarquée.

– Mais c'est un très bon rêve, Adam, me dit-elle le lendemain avec la même expression de surprise et de joie que celle que je lui avais vue en songe devant la robe d'apparat. Cette traîne royale n'est-elle pas un heureux présage ?

Peu de temps après, elle sortit de ma vie comme elle était sortie de mon rêve.



Le nom d'Aerea aurait pu figurer à côté du mien sur l'ultime feuille de l'arbre généalogique. Oui, j'aurais été fier d'ajouter, de mon écriture fine, comme la plus caressante des promesses, son nom sur cette dernière feuille où le mien fut inscrit, le jour de ma naissance, il y a quarante ans. Mais le petit cartouche en forme de flamme ne contient que les lettres du mot Adam, mon nom, l'unique signe de vie désormais dans tout ce grand feuillage éteint.

Maintenant que les liens sont défaits, maintenant qu'Aerea m'a quitté avec son blanc cortège d'Asies et d'Océanies, je demeure seul devant l'arbre sec dont les feuilles ne porteront plus jamais d'autres noms. Maintenant je peux rêver. Et mon rêve bleuté n'est plus troublé que par de rares et brèves turbulences de mémoire qui s'apaisent vite et ne laissent pas de traces.



Dans une salle du premier étage du musée d'Histoire naturelle, David me conduisit devant un conteneur en plomb. Quand il en eut ouvert la porte, une forte odeur de naphthaline se répandit. D'un tiroir peu profond, il préleva en souriant, parmi plusieurs rangées de colibris, un spécimen précieux dont il fit tourner délicatement entre ses doigts le corps minuscule et raide. Sur le dessus de la tête et sur le poitrail de l'oiseau mort, il me fit observer le plumage bleu, du même bleu moiré que la traîne nuptiale de mon rêve.

– Celui-ci, m'expliqua-t-il fièrement, appartient à une variété jadis très recherchée par les Incas pour leurs parures funéraires.

Mais, lecteur, peut-être n'aimes-tu pas les oiseaux ?

Aerea dans les forêts de Manhattan

Peut-être penses-tu qu'ils portent malheur? Sois rassuré : nul oiseau n'habite mes souvenirs. Plus un seul.



La nuit est tombée sur les arbres et sur les grandes plaines du milieu du monde. Tout en écoutant tinter les cubes de glace dans mon verre, j'admire la délicate nudité de ma compagne au corps lisse, l'Ève du petit Cranach.

– La langue est le vêtement, Aerea, lui répondis-je en effleurant ses lèvres du bout de mes doigts. Il n'y a pas d'obstacle, pas le moindre obstacle. Qui a jamais pu dire qu'Adam et Ève se parlèrent au paradis ?

Ses yeux baissés sur la lame du couteau en argent brillèrent de colère contenue et ses dents luisantes imprimèrent leur marque précise dans la biscotte beurrée qu'elle reposa sur la table de notre petit déjeuner. Derrière mes lunettes noires, je regardais ses doigts aux ongles translucides danser parmi les reflets des tasses et des couverts, je regardais sa lourde chevelure en vagues sur ses épaules, l'étoffe blanche de sa chemise de nuit tendue sur sa poitrine.

– Vous n'êtes pas amusant, Adam, pas du tout amusant !

Je regardais bouger ses belles lèvres pâles. Mon œil me faisait mal.



Imagine, lecteur, Ulysse loin des siens, par une chaude après-midi du début de l'été, dans la campagne américaine au bord de l'océan, l'œil droit fermé par un abcès et de la cire dans les oreilles. Tu pourras te faire de moi une assez juste idée.

Étendu sur mon lit, par l'ouverture de la porte de ma cabane en bois, je regardais tomber la pluie. Je ne voyais que le ciel gris et la pluie tiède qui tombait sur l'herbe. Brûlant de fièvre sur le drap, réfléchissant mal, je sombrais par moments dans une lourde somnolence où m'assaillaient d'anciennes odeurs : les bains de teinture, la chaux, les mûres écrasées sur le sol.

Bientôt je vis au loin les deux silhouettes qui s'avançaient lentement : Aerea et Zacharie, marchant la main dans la main, tout absorbés dans une conversation confiante, lui regardant où il posait ses pieds d'enfant, elle attentive à régler ses pas sur les siens. Je les vis avancer paisiblement vers moi dans l'herbe mouillée.

Aerea dans les forêts de Manhattan

Zacharie me considéra sans rien dire. Puis, regardant Aerea :

– Pourquoi est-ce qu’il ne parle pas ? demanda-t-il de sa voix plaintive.

– Il vient de très loin, Zac, de l’autre côté de l’océan. Il parle une langue que tu ne connais pas.

– Est-ce qu’il va mourir ?

– Il se repose parce qu’il est malade. C’est pour cette raison que nous repartirons dès demain. Il doit consulter un médecin.



Tout est silencieux. Tout est anormalement silencieux dans la nuit. Assis sur mon étroit lit de fer, les yeux grands ouverts dans l’obscurité, j’écoute. Dehors, le ronronnement du transformateur d’air est arrêté. Je me lève et regarde par la fenêtre. Le petit bus de David n’est plus là.



Et puisque tout, ici-bas, doit avoir un commencement, voici quel fut celui de ce livre : nos corps enlacés sur le drap dans la chambre de Manhattan, Aerea, se trouvant sur moi, laissa, en jouissant, tomber sur mes lèvres ces mots où le miel se mêlait tendrement au venin.

– Ne m'oublie pas ! Ne m'oublie pas !



90 F
921275-0
ISBN : 2-86744-034-3
10-97



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS